Arnaldur Indridason

La cité des jarres

Métailié
NOIR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA CITÉ DES JARRES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ARNALDUR INDRIÐASON

LA CITÉ DES JARRES

Traduit de l'islandais
par Éric Boury

Traduit avec le concours de
The Fund for the Promotion of Iceland Literature

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2005

Extrait de la publication

Titre original : *Mýrin*
© Arnaldur Indridason, 2000
Published by agreement with Edda-Publishing, Reykjavik
Pour la traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2005
ISBN : 978-2-86424-788-3

Extrait de la publication

“Tout ça, ce n’est rien d’autre qu’un foutu marécage.”

Erlendur Sveinsson, inspecteur de la police criminelle

REYKJAVIK

2001

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Les mots avaient été écrits au crayon à papier sur une feuille déposée sur le cadavre. Trois mots, incompréhensibles pour Erlendur.

Le corps était celui d'un homme qui semblait avoir dans les soixante-dix ans. Il était allongé à terre sur le côté droit, appuyé contre le sofa du petit salon, vêtu d'une chemise bleue et d'un pantalon brun clair en velours côtelé. Il avait des pantoufles aux pieds. Ses cheveux, clairsemés, étaient presque totalement gris. Ils étaient teints par le sang s'échappant d'une large blessure à la tête. Sur le sol, non loin du cadavre, se trouvait un grand cendrier, aux bords aigus et coupants. Celui-ci était également maculé de sang. La table du salon avait été renversée.

La scène se passait dans un appartement au sous-sol d'un petit immeuble à deux étages dans le quartier de Nordurmyri*. L'immeuble se trouvait à l'intérieur d'un petit parc entouré d'un mur sur trois côtés. Les arbres avaient perdu leurs feuilles qui recouvraient le parc, en rangs serrés, sans laisser nulle part apparaître la terre, et les arbres aux branches tourmentées s'élançaient vers la noirceur du ciel. Un accès couvert de gravier menait à la porte du garage. Les enquêteurs de la police criminelle de Reykjavik arrivaient tout juste sur les lieux. Ils se déplaçaient avec nonchalance, semblables à des fantômes dans une vieille maison. On attendait le médecin de quartier qui devait signer l'acte de décès. La découverte du cadavre avait été signalée environ quinze minutes auparavant. Erlendur était parmi les premiers arrivés sur place. Il attendait Sigurdur Oli d'une minute à l'autre.

---

* Le toponyme se traduit par : le Marais du Nord. Il s'agit d'un quartier légèrement excentré de Reykjavik. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Extrait de la publication

Le crépuscule d'octobre recouvrait la ville et la pluie s'ajoutait au vent de l'automne. Sur l'une des tables du salon, quelqu'un avait allumé une lampe qui dispensait sur l'environnement une clarté inquiétante. Ceci mis à part, les lieux du crime n'avaient pas été touchés. La police scientifique était occupée à installer de puissants halogènes montés sur trépied, destinés à éclairer l'appartement. Erlendur repéra une bibliothèque, un canapé d'angle fatigué, une table de salle à manger, un vieux bureau dans le coin, de la moquette sur le sol, du sang sur la moquette. Du salon, on avait accès à la cuisine, les autres portes donnaient sur le hall d'entrée et sur un petit couloir où se trouvaient deux chambres et les toilettes.

C'était le voisin du dessus qui avait prévenu la police. Il était rentré chez lui cet après-midi après être passé prendre ses deux fils à l'école et il lui avait semblé inhabituel de voir la porte du sous-sol grande ouverte. Il avait jeté un œil dans l'appartement du voisin et l'avait appelé sans être certain qu'il soit chez lui. Il n'avait obtenu aucune réponse. Il avait attentivement scruté l'appartement du voisin, à nouveau crié son nom, mais n'avait obtenu aucune réaction. Ils habitaient à l'étage supérieur depuis quelques années mais ils ne connaissaient pas bien l'homme d'âge mûr qui occupait le sous-sol. L'aîné des fils, âgé de neuf ans, n'était pas aussi prudent que son père et, en un clin d'œil, il était entré dans le salon du voisin. Un instant plus tard, le gamin en était ressorti en disant qu'il y avait un homme mort dans l'appartement, ce qui ne semblait pas le choquer le moins du monde.

– Tu regardes trop de films, lui dit le père en s'avançant vers l'intérieur où il découvrit le voisin allongé, baignant dans son sang sur le sol du salon.

Erlendur connaissait le nom du défunt. Celui-ci était inscrit sur la sonnette. Mais, pour ne pas courir le risque de passer pour un imbécile, il enfila une paire de fins gants de latex, tira de la veste accrochée à la patère de l'entrée le portefeuille de l'homme où il trouva une photo de lui sur sa carte de crédit. C'était un dénommé Holberg, âgé de soixante-neuf ans. Décédé à son domicile. Probablement assassiné.

Extrait de la publication

Erlendur parcourut l'appartement et réfléchit aux questions les plus évidentes. C'était son métier. Enquêter sur l'immédiatement visible. Les enquêteurs de la scientifique, quant à eux, s'occupaient de résoudre l'énigme. Il ne décelait aucune trace d'effraction, que ce soit par la fenêtre ou par la porte. Il semblait à première vue que l'homme avait lui-même fait entrer son agresseur dans l'appartement. Les voisins avaient laissé une foule de traces dans l'entrée et sur la moquette du salon lorsqu'ils étaient rentrés dégoulinants de pluie et l'agresseur avait dû faire de même. A moins qu'il n'ait enlevé ses chaussures à la porte. Erlendur s'imagina qu'il avait été des plus pressés, puis il se dit qu'il avait pris le temps d'enlever ses chaussures. Les policiers de la scientifique étaient équipés d'aspirateurs destinés à ramasser les plus infimes particules et poussières dans l'espoir de mettre au jour des indices. Ils étaient à la recherche d'empreintes digitales et de traces de terre provenant de chaussures n'appartenant pas aux occupants des lieux. Ils étaient en quête d'un élément provenant de l'extérieur. De quelque chose qui signait le crime.

Erlendur ne voyait rien qui laissât croire que l'homme eût reçu son invité avec un grand sens de l'hospitalité. Il n'avait pas fait de café. La cafetière de la cuisine ne semblait pas avoir été utilisée au cours des dernières heures. Il n'y avait pas non plus trace de consommation de thé et aucune tasse n'avait été sortie des étagères. Les verres n'avaient pas bougé de leur place. La victime était une personne soigneuse. Chez elle, tout était en ordre et parfaitement à sa place. Peut-être ne connaissait-elle pas bien son agresseur. Peut-être son visiteur lui avait-il sauté dessus sans crier gare dès qu'elle lui avait ouvert sa porte. Sans enlever ses chaussures.

Peut-on commettre un meurtre en chaussettes ?

Erlendur regarda autour de lui et se fit la réflexion qu'il lui fallait mettre de l'ordre dans ses idées.

De toutes façons, le visiteur était pressé. Il n'avait pas pris la peine de refermer la porte derrière lui. L'agression elle-même portait les marques de la précipitation, comme si elle avait été commise sans la moindre préméditation, sur un coup de tête. Il

n'y avait pas de traces de lutte dans l'appartement. L'homme devait être tombé directement à terre et avoir atterri sur la table qu'il avait renversée. A première vue, rien d'autre n'avait été déplacé. Erlendur ne décelait aucune trace de vol dans l'appartement. Tous les placards étaient parfaitement fermés, de même que les tiroirs. L'ordinateur récent et la vieille chaîne hi-fi étaient à leur place, le portefeuille dans la veste sur la patère de l'entrée, un billet de deux mille couronnes et deux cartes de paiement, une de débit et une de crédit.

On aurait dit que l'agresseur avait pris ce qui lui tombait sous la main et qu'il l'avait jeté à la tête de l'homme. Le cendrier d'une couleur verdâtre et en verre épais ne pesait pas moins d'un kilo et demi, pensa Erlendur. Une arme de choix pour qui le souhaitait. Il était peu probable que l'agresseur l'ait apporté avec lui pour l'abandonner ensuite, plein de sang, sur le sol du salon.

C'était là les indices les plus évidents. L'homme avait ouvert la porte et invité ou, tout du moins, conduit son visiteur jusqu'au salon. Il était probable qu'il connaissait son visiteur mais cela n'était pas obligatoire. Il avait été attaqué d'un coup violent à l'aide du cendrier et l'agresseur s'était ensuite enfui à toutes jambes en laissant la porte de l'appartement ouverte. C'était clair et net.

Excepté pour le message.

Celui-ci était écrit sur une feuille lignée de format A4 arrachée dans un cahier à spirale, c'était le seul indice permettant d'affirmer que le meurtre en question avait été commis avec préméditation, la présence de la feuille indiquait que l'agresseur était entré dans la maison dans le but bien précis d'assassiner l'homme. Le visiteur n'avait pas été tout à coup saisi d'une rage meurtrière alors qu'il se tenait debout dans le salon. Il avait pénétré dans la maison avec la ferme intention de commettre un meurtre. Il avait écrit un message. Trois mots auxquels Erlendur ne comprenait rien. Avait-il écrit ces mots avant même d'entrer dans la maison ? C'était là une autre question évidente qui attendait une réponse. Erlendur se dirigea vers le bureau dans le

coin du salon. Celui-ci débordait de paperasses de toutes sortes : des factures, des enveloppes, des journaux. Posé sur tout le reste, il y avait un cahier à spirale. Il chercha un crayon à papier mais n'en vit aucun sur le bureau. Il examina les alentours et le trouva sous le bureau. Il ne déplaça rien. Il observa et réfléchit.

– N'avons-nous pas affaire à un meurtre typiquement islandais ? demanda Sigurdur Oli, entré sans qu'Erlendur le remarque, debout à côté du cadavre.

– Hein ? répondit Erlendur, absorbé dans ses pensées.

– Un truc dégoûtant, gratuit et commis sans même essayer de le maquiller, de brouiller les pistes ou de dissimuler les preuves.

– Oui, oui, répondit Erlendur. Un meurtre islandais, bête et méchant.

– A moins que le gars ne soit tombé sur la table et ne se soit cogné la tête sur le cendrier, ajouta Sigurdur Oli qui était venu accompagné d'Elinborg.

Erlendur avait tenté de limiter l'accès des policiers, des enquêteurs de la scientifique et des ambulanciers pendant qu'il arpentait l'appartement, incliné en avant, coiffé de son chapeau.

– Et qu'il n'ait, en même temps, rédigé un message incompréhensible au cours de sa chute ? demanda Erlendur.

– Il l'avait peut-être déjà dans la main.

– Tu y comprends quelque chose, toi, à ce message ?

– C'est peut-être bien Dieu qui l'a écrit, observa Sigurdur Oli. Ou alors le meurtrier, je n'en sais rien. L'accent mis sur le dernier mot est assez étrange. Le mot LUI est écrit en capitales d'imprimerie.

– Je n'ai pas l'impression qu'il ait été écrit à la va-vite. Le dernier mot est écrit en majuscules mais les deux autres en minuscules. Le visiteur a pris tout son temps pour la calligraphie. Et pourtant, il a laissé la porte ouverte. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il se jette sur l'homme puis s'enfuit mais écrit une connerie incompréhensible sur une feuille et s'applique à bien mettre l'accent sur le dernier mot.

– Ça doit lui être adressé, dit Sigurdur Oli. Je veux dire, au cadavre. Ça ne peut pas être destiné à qui que ce soit d'autre.

– Je n'en sais rien, répondit Erlendur. Quel est l'intérêt de laisser un message de ce genre et de le poser sur un cadavre ? Qui ferait un truc pareil ? Est-ce qu'il veut nous dire quelque chose ? Est-ce que le meurtrier s'adresse à lui-même ? Est-ce qu'il s'adresse au cadavre ?

– Nous avons sûrement affaire à une espèce de détraqué, dit Elinborg qui était sur le point de se pencher pour ramasser la feuille de papier. Erlendur l'arrêta net.

– Peut-être qu'ils s'y sont mis à plusieurs, dit Sigurdur Oli. Pour l'attaquer.

– N'oublie jamais de mettre les gants, ma petite Elinborg, dit Erlendur qui faisait comme s'il s'adressait à une enfant. Ne détruire aucune preuve. Le message a été rédigé sur le bureau là-bas, ajouta-t-il en indiquant du doigt le coin de la pièce. La feuille a été arrachée d'un cahier à spirale qui appartenait à la victime.

– Peut-être qu'ils l'ont agressé à plusieurs, répéta Sigurdur Oli qui avait l'impression d'avoir mis le doigt sur un détail intéressant.

– Oui, oui, répondit Erlendur. Possible.

– Plutôt froidement calculé, observa Sigurdur Oli. Ils ont d'abord tué le petit vieux et se sont ensuite mis à l'écriture. Il doit falloir avoir des nerfs d'acier pour ça. Seul un monstre ignoble peut faire une chose pareille, non ?

– Ou bien un kamikaze, ajouta Elinborg.

– Ou bien la victime d'un complexe messianique, conclut Erlendur.

Il se pencha sur le message et le lut en silence.

Un sacré complexe messianique, pensa-t-il en lui-même.

Extrait de la publication

2

Erlendur rentra chez lui aux alentours de dix heures ce soir-là et enfourna un plat préparé dans le micro-ondes. Il se tenait devant le four et regardait le plat tourner derrière la vitre en pensant en lui-même qu'il avait vu nettement pire que ça à la télévision. Dehors, le vent d'automne gémissait, saturé de pluie et d'obscurité.

Il pensait aux gens qui laissaient un message derrière eux avant de disparaître. Et lui, qu'écrirait-il sur un bout de papier ? A l'intention de qui laisserait-il ce message ? Sa fille, Eva Lind, apparut dans son esprit. Elle se droguait et aurait envie de savoir s'il avait de l'argent. Elle se faisait de plus en plus pressante dans ce domaine. Son fils, Sindri Snaer, venait de terminer sa troisième cure de désintoxication. Le message qu'il lui laisserait serait simple : plus jamais Hiroshima.

Erlendur sourit vaguement lorsque le micro-ondes émit trois signaux sonores.

N'allez pas croire que l'idée de disparaître où que ce soit avait traversé la tête d'Erlendur.

Lui et Sigurdur Oli avaient discuté avec le voisin qui avait découvert le cadavre. A ce moment-là, son épouse était rentrée à la maison et avait parlé d'éloigner les enfants et de les emmener chez sa mère. Le voisin s'appelait Olafur et avait déclaré que lui-même et toute sa famille, femme et enfants, partaient pour l'école ou pour le travail tous les jours à huit heures du matin et que personne ne rentrait à la maison avant seize heures au plus tôt. C'était lui qui allait chercher les garçons à l'école. Ils n'avaient rien remarqué d'anormal en quittant leur domicile le matin. La porte de l'appartement de l'homme était fermée. Ils avaient dormi d'un sommeil profond pendant la nuit et n'avaient rien entendu. Leurs relations avec le voisin n'étaient pas développées. Ils ne le connaissaient pour ainsi dire pas du tout, bien qu'ils

Extrait de la publication

aient emménagé à l'étage au-dessus de chez lui plusieurs années auparavant.

Il restait encore au médecin légiste à déterminer l'heure de décès avec plus de précision mais Erlendur pensait que le meurtre avait été commis à la mi-journée. A l'heure de pointe, comme on dit. Un communiqué avait été envoyé aux médias, indiquant qu'un homme âgé de soixante-dix ans avait été trouvé sans vie dans son appartement à Nordurmyri et qu'il avait probablement été assassiné. Ceux qui avaient remarqué des allées et venues suspectes à l'intérieur et autour de l'immeuble de Holberg au cours des dernières vingt-quatre heures étaient priés d'entrer en contact avec la police de Reykjavik.

Erlendur avait la cinquantaine, il était divorcé depuis des années et père de deux enfants. Il n'avait jamais laissé personne percevoir qu'il ne supportait pas les noms de ses enfants. Son ex-épouse, avec qui il ne parlait pour ainsi dire plus depuis deux bonnes décennies, trouvait ces noms mignons à l'époque. Le divorce avait été difficile et Erlendur n'avait pas vraiment maintenu le contact avec ses enfants quand ceux-ci étaient encore jeunes. Lorsqu'ils furent plus âgés, ils se rapprochèrent de lui et il les accueillit avec joie mais il était attristé de voir ce qu'ils étaient devenus. Il était particulièrement peiné du sort d'Eva Lind. Sindri Snaer, lui, se trouvait en meilleure posture. Enfin, de bien peu.

Il sortit le plat du four et prit place à la table de la cuisine. Il occupait un deux pièces qui débordait de livres partout où il était possible d'en caser. De vieilles photos de famille de ses ancêtres venant des fjords de l'Est étaient accrochées aux murs, c'était de là-bas qu'Erlendur était originaire. Il n'avait aucune photo de lui-même ou de ses enfants. Un vieux poste de télé en fin de course de marque Nordmende était accolé à un mur et un fauteuil encore plus en fin de course lui faisait face. Erlendur maintenait son appartement relativement propre grâce à un minimum de soin.

Il ne savait pas exactement ce qu'il était en train de manger. Sur l'emballage assez curieux, il était question de délices orientaux mais la nourriture, dissimulée à l'intérieur d'un rouleau de

Extrait de la publication

pâte fine, avait un goût qui se rapprochait plus d'une soupe au pain rance. Erlendur éloigna le plat de lui. Il se demanda s'il lui restait encore un peu du pain complet qu'il avait acheté quelques jours auparavant. Et du pâté d'agneau. A ce moment-là, la sonnette retentit. Eva Lind avait décidé de faire un petit *drop in,* comme elle disait. Sa façon de parler lui portait sur les nerfs.

– Alors, ça pendouille comme il faut ? dit-elle en passant la porte avant d'aller s'affaler directement dans le canapé du salon.

– Allons, dit Erlendur en refermant la porte. Fais-moi grâce de ces imbécillités.

– Je croyais que tu voulais que je surveille mon langage, rétorqua Eva Lind qui avait eu droit à un certain nombre de sermons de la part de son père sur sa manière de parler.

– Alors, exprime-toi de manière sensée.

Il était difficile de dire quel rôle elle jouait cette fois-ci. Eva Lind était la meilleure actrice qu'Erlendur ait jamais rencontrée mais cela ne signifiait pas grand-chose puisqu'il n'allait jamais au théâtre ni au cinéma. C'était tout juste s'il regardait la télévision quand il savait qu'on y diffusait un documentaire. La pièce de théâtre d'Eva Lind était en général un drame familial en un, deux ou trois actes et traitait de la façon la plus adéquate d'extorquer de l'argent à Erlendur. La chose ne se produisait pas souvent, car Eva Lind avait ses propres méthodes pour gagner son argent, et Erlendur préférait en savoir le moins possible à ce sujet. Mais il arrivait parfois qu'elle n'ait pas un radis, pas un foutu *god damm cent* en poche, comme elle disait, et qu'elle vienne le solliciter.

Parfois, elle jouait le rôle de la petite fille, venait se blottir contre lui et ronronnait comme un chat. D'autres fois, elle se trouvait au bord du désespoir, s'énervait dans l'appartement, complètement hors d'elle, le frappait en lui reprochant de les avoir abandonnés, elle et Sindri Snaer, alors qu'ils étaient si petits. Elle pouvait alors se montrer vulgaire, méchante et cruelle. Parfois, il la voyait telle qu'elle devait être, pratiquement normale, si tant est que la normalité existe, et Erlendur avait alors l'impression qu'il pouvait discuter avec elle comme avec n'importe quelle autre personne.

Extrait de la publication

Elle portait un jean usé jusqu'à la trame, une veste de cuir noir qui ne lui descendait qu'au nombril et avait les cheveux courts, noir de jais, deux petits anneaux à l'arcade sourcilière et une croix d'argent pendait à l'une de ses oreilles. Elle avait eu de jolies dents blanches mais celles-ci commençaient à s'abîmer et il lui en manquait deux à la mâchoire supérieure. Cela se voyait quand elle arborait un large sourire. Elle était amaigrie et avait le visage marqué de sombres cernes sous les yeux. Erlendur avait parfois l'impression de reconnaître dans son visage une expression de sa mère. Il maudissait le destin d'Eva Lind et croyait que le manque d'attention de sa part expliquait la situation de sa fille.

– J'ai discuté avec maman aujourd'hui, elle m'a parlé et m'a demandé si je pouvais te parler. C'est génial d'être un enfant de divorcés.

– Ta mère me veut quelque chose, à moi ? demanda Erlendur, tout étonné. Elle le haïssait encore, au bout de vingt ans. Il ne l'avait aperçue qu'une seule et unique fois pendant tout ce temps et la rancœur se lisait clairement sur son visage. Il avait eu une discussion avec elle au téléphone, une autre fois, à cause de Sindri Snaer et il faisait de son mieux pour oublier cette conversation.

– Ce n'est qu'une sale snobinarde.

– On ne dit pas ça de sa mère.

– Elle a des amis à Gardabaer, des gens pleins aux as qui ont marié leur fille le week-end dernier et celle-ci a purement et simplement disparu du mariage. Affreusement contrariant. Ça s'est passé samedi et elle ne leur a pas donné de nouvelles depuis. Maman assistait à la cérémonie et elle est scandalisée au plus haut point. Elle voulait que je te demande si tu pouvais aller voir ces gens. Ils ne souhaitent pas publier d'avis dans les journaux ou quoi que ce soit de ce genre, cette bande de snobs, mais ils savent que tu travailles à la police criminelle et s'imaginent qu'ils peuvent tout faire en catimini, chut chut chut… Et c'est moi qui suis censée te demander d'aller leur parler. Pas maman. Tu comprends ? Jamais !

– Est-ce que tu connais ces gens ?

Extrait de la publication

Remerciements du traducteur

Tous mes remerciements vont à Wilfried et Cécile Besnardeau, à Sylvie Kreiter pour leur travail de relecture du texte français et leurs suggestions. Merci à mon épouse Claude Lebigre-Boury pour son soutien et sa patience.

Eric Boury, Reykjavik.

Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Impression réalisée sur CAMERON par

A Saint-Amand-Montrond (Cher)
en novembre 2004

N° d'édition : 2803001 – N° d'impression :
Dépôt légal : février 2005

Imprimé en France

Extrait de la publication